

Partie 1 :

Réponses à *Une si longue lettre* de Mariama Bâ

Un recueil de textes du cours FRAN420

Contributions par

Shanta Borrego, Sally Cartwright, Zoe Lambrinoudis, Amel Mirhiz,
Fanie Pigeon De Sel, Curtis Rurka, Bethany Scholfield, Anna Sparrow et
Jamie Quibell

Dans son roman Une si longue lettre , la romancière sénégalaise Mariama Bâ nous raconte l'histoire d'une femme dont le mari prend une deuxième épouse, selon la coutume ancienne. Le récit annonce sa réaction tumultueuse. Voici les réponses des étudiants et étudiantes du FRAN420, Contemporary Francophone Women Writing

SHANTA BORREGO

Un des passages du roman qui m'a étonnée se trouve aux pages 108–9 : «Après les actes... Cette fois, je parlerai.»¹. Dans cet extrait, la déclaration de Tamsir : qu'il allait épouser Ramatoulaye, était faite spontanément sans aucune préparation. De surcroît, il lui a annoncé cette nouvelle pendant la période de deuil, sans avoir pris en considération l'état d'âme de cette dernière à ce moment-là. De fait, Il est surprenant et inquiétant de se rendre compte que le frère aîné du défunt ne semblait pas du tout affecté par la mort de son jeune frère. Ce passage illustre l'égoïsme des hommes et leur manque de respect pour les femmes et pour leur propre famille. Il est aussi étonnant de lire comment les hommes traitent les femmes comme des objets et pas comme des êtres humains qui méritent un traitement égal. Enfin, Tamsir a insisté pour déclarer ses désirs devant l'imam durant la période de deuil. Je trouve que cet acte fait de la religion un complice pour atteindre ses objectifs indécents. En conclusion, cet extrait est un des plus choquants à cause de toutes les tromperies qu'il présente.

SALLY CARTWRIGHT

Les passages d'*Une si longue lettre* aux pages 141–3 et aux pages 151–4 ont attiré mon attention parce qu'ils présentent Ramatoulaye en train de redéfinir son rôle maternel². Elle confronte deux situations où ses filles choisissent des actions qui apportent, selon la communauté, de la honte à la famille. Le « trio » d'Arame, Yacine et

¹ Mariama Bâ, *Une si longue lettre* (Monaco : Groupe Privat/Le Rocher, 2005 [1979]), 108–9.

² *Ibid.*, 141–3, 151–3.

Dieynaba fume dans leur chambre, tout en faisant leurs études. Par ailleurs, sa fille Aïssatou est tombée enceinte d'un jeune homme avec lequel elle n'est pas mariée. Dans les deux cas, Ramatoulaye prend le temps de réfléchir à sa réaction. En interrogeant son implication — « Étais-je responsable d'avoir donné un peu de liberté à mes filles ? » —, elle ne les punit pas de manière déraisonnable³. Elle arrive plutôt à réagir avec de la compassion, car elle connaît aussi bien que ses filles les limitations imposées aux femmes par la communauté. Au lieu de se fâcher contre Aïssatou, elle choisit de faire ceci : « Je pris dans mes bras ma fille. Je la serrais douloureusement dans mes bras... »⁴. Ramatoulaye brise le cycle de la honte et de la colère au sein de sa famille, malgré les contraintes qu'essaie de lui infliger la société. Ces passages démontrent comment elle sépare ses émotions et ses propres préjugés de ses actions afin de maintenir des relations saines avec ses enfants.

ZOE LAMBRINOUDIS

*« Ma voix connaît trente années de silence, trente années de brimades. Elle éclate, violente, tantôt sarcastique, tantôt méprisante. »*⁵.

Ce passage du roman a vraiment attiré mon attention parce que je pense qu'il décrit parfaitement les luttes et les restrictions que les femmes subissent dans les mariages. Bien que cette citation donne un aperçu du mode de vie que les femmes mariées endurent, elle montre également la frustration interne accumulée par Ramatoulaye en trente ans de vie de couple. Au cours de cette période, elle a été réduite au silence, a dû servir les autres et se conformer aux attentes sociales des femmes dans une relation intime. Je pense que ce passage est également crucial pour décrire la personnalité de Ramatoulaye après la perte de son mari. Cette citation démontre son vrai caractère et sa

³ *Ibid.*, 143.

⁴ *Ibid.*, 154.

⁵ *Ibid.*, 109.

force en tant que femme rebelle et farouche, qui ne veut plus se plier aux attentes de la société en matière de genre sexuel.

AMEL MIRHIZ

« J’essaie de cerner mes fautes dans l’échec de mon mariage. J’ai donné sans compter, donné plus que je n’ai reçu. Je suis de celles qui ne peuvent se réaliser et s’épanouir que dans le couple. Je n’ai jamais conçu le bonheur hors du couple, tout en te comprenant, tout en respectant le choix des femmes libres. »⁶.

– Mariama Bâ

Mon attention s’est portée sur l’un des moments les plus intimes que nous livre Mariama Bâ. Nous retrouvons une Ramatoulaye éperdue, qui ne cesse de réfléchir au tournant que prend sa vie. Une des principales qualités que j’attribue à cette dernière est la dignité, Ramatoulaye est digne et réfléchie, elle reste maîtresse de ses émotions quand bien même le ciel lui tombe sur la tête.

« J’essaie de cerner mes fautes dans l’échec de mon mariage. J’ai donné sans compter, donné plus que je n’ai reçu. ». Ramatoulaye est une femme profondément et sincèrement amoureuse, ses pensées ci-dessus n’épellent la définition du don de soi : donner sans rien attendre en retour, faire primer les désirs d’autrui et surtout de l’être aimé. Le don de soi, ce concept qu’elle va incarner tout au long de sa lettre et qu’elle porte fièrement — car là se trouve l’accès à son bonheur. Malheureusement, le don de soi à trop forte dose est nocif. Ramatoulaye en fera les frais. Pour vivre, il faut inspirer et expirer, aucun être humain ne peut se limiter à expirer. Le don de soi est similaire, il faut savoir donner lorsqu’on reçoit, même quand l’être aimé jure qu’elle n’attend rien en retour. Ramatoulaye se livre, elle nous dévoile ses peurs, ses réflexions mais surtout sa remise en question en ce qui concerne son mariage. Voilà un passage qui me donne envie de me fondre dans le roman et de la consoler en lui disant

⁶ *Ibid.*, 106.

qu'elle n'a rien à se reprocher. Tel un dragon avec son trésor, Ramatoulaye garde tous les reproches pour elle et n'en partage aucun avec Modou. Tout au long de sa lettre, nous suivons une femme à la recherche de son bonheur et de son épanouissement. Elle les trouve à travers la figure de son époux. Mais lorsque son époux n'est plus, ses repères flanchent, elle est déboussolée. La dernière chose que j'aimerais aborder ici est l'utilisation de l'expression « femmes libres ». Elle se dissocie de ces femmes qui ont fait le choix de s'en aller pour diverses raisons. Elle se montre compréhensive à l'égard de son amie, mais ne se juge pas libre. Faux ! Être libre, c'est décider pour soi. Ramatoulaye décide de rester, elle le veut, elle le choisit, elle est libre. Elle pèse le pour et le contre, entend et comprend les reproches de ses enfants, de ses voisines, de ses pairs... Et malgré cette cacophonie ambiante, la seule voix qu'elle écoute reste la sienne. Dans certaines situations, il est plus difficile de rester. Ramatoulaye nous le montrera au fur et à mesure de son récit, la tête haute et le cœur plein d'espoir.

« Le don de soi devrait s'arrêter dès qu'il y a souffrance du moi »
– Bélinda Ibrahim

FANIE PIGEON DE SEL

Dans le chapitre cinq, Ramatoulaye tente de trouver refuge et réconfort loin de sa misère à travers la pratique de la gratitude. Elle est reconnaissante pour sa santé : « En pensant à vous [Aveugles, paralytiques] je rends grâce à Dieu de mes yeux qui embrassent chaque jour le ciel et la terre. Si la fatigue morale m'ankylose aujourd'hui, elle désertera demain mon corps [...] Ô santé, habite-moi [...] »⁷. Bien qu'elle semble avoir les meilleures intentions à travers cette pratique de conscience, elle éprouve, tout de même, beaucoup de mal. Son découragement, sa tristesse et sa rancœur persistent. « Ma rancœur demeure, mais déferlent en moi les vagues d'une

⁷ *Ibid.*, 31–32.

immense tristesse.»⁸. Je trouve ce passage très touchant et empreint d'un grand courage et d'une immense volonté d'être un être humain décent. De ce fait, Mariama Bâ construit la force de sa prose en peignant des personnages très humains. Enfin, ce genre de passage fait réfléchir le lecteur ou la lectrice et montre un bel exemple de résilience humaine.

BETHANY SCHOLFIELD

Dans le roman *Une si longue lettre*, la grossesse de la fille de la narratrice contribue à ses malheurs. Cette partie de l'histoire a attiré mon attention à cause de son rapport culturel relativement universel (à mon avis). Dans toutes les sociétés, il y a une bonne et une mauvaise manière de tomber enceinte. Si une femme est mariée, tout va bien, mais une femme célibataire dans la même position : c'est autre chose. Ramatoulaye compare la grossesse de sa fille à un vol. « Qui... ? Qui... ? » se demande-t-elle⁹. Qui a commis ce crime, cette abomination d'amour ? Des pensées pareilles apparaissent aussi dans notre société dans pareil cas. Tout d'abord, le suspect du « crime » vient à l'esprit et ensuite commence la multitude de jugements et de questions morales concernant « la victime ». Pourquoi est-ce que le mariage a une si grande place dans ce débat ? Une femme n'est-elle pas capable de s'occuper de son propre enfant ? Évidemment, la religion et d'autres restrictions spirituelles et légales entrent aussi en jeu. Néanmoins, le « miracle de la vie » reste un phénomène plein de mystères « inexplicable[s] »¹⁰.

ANNA SPARROW

« La petite Nabou entra, par mes soins, à l'école française. Mûrissant à l'ombre protectrice de sa tante, elle apprenait le secret des sauces délicieuses, à manier fer à repasser et pilon. Sa tante ne manquait

⁸ *Ibid.*, 32.

⁹ *Ibid.*, 151.

¹⁰ *Ibid.*, 152.

jamais l'occasion de lui souligner son origine royale et lui enseignait que la qualité première d'une femme est la docilité.»¹¹.

Ce qui m'intéressait de cet extrait était le contraste entre les deux femmes. Elles ont voulu le meilleur avenir pour la petite Nabou, mais elles l'ont envisagé de façons différentes. Ramatoulaye a fait de l'école une priorité là où la grande Nabou a privilégié les qualités de maîtresse de maison. C'est un contraste significatif qui souligne une différence, peut-être générationnelle, des opinions à propos du rôle de la femme. On devine, aussi, dans ce passage, que le rôle de la femme dans la société sénégalaise est encore débattu. De plus, ces perspectives sont tenues par les femmes, ce qui suggère que leurs désirs sont divers. Il n'existe pas de point de vue singulier auquel toutes les femmes doivent se référer. Au contraire, même dans une famille on trouve qu'elles ont des perspectives divergentes sur le sujet. En somme, c'est un extrait qui renforce la complexité des rôles de genres dans le contexte du roman *Une si longue lettre* de Mariama Bâ.

JAMIE QUIBELL

«Pour qui te prends-tu? [...] Tu piétines ta chance : Daouda Dieng un homme riche, député, médecin, de ton âge, avec une femme seulement. Il t'offre sécurité, amour et tu refuses! Bien des femmes même de l'âge de Daba, souhaiteraient être à ta place.»¹².

Ce passage a attiré mon attention parce qu'il illustre la réalité que vivent plusieurs femmes dans le Sénégal moderne. Les femmes doivent se contenter de leur situation, même si celle-ci fait de vous une veuve et vous soumet à la convoitise d'un homme qui a déjà une épouse. Les femmes ont peu de contrôle sur leur vie et ne peuvent éviter un destin qui leur est souvent imposé par leurs parents ou par la société. D'ailleurs, une situation similaire se produit dans le texte quand la

¹¹ *Ibid.*, 61.

¹² *Ibid.*, 129.

mère de Binetou l'encourage à épouser Modou. De part et d'autre, l'argent semble être l'élément moteur, ce qui est problématique pour plusieurs personnages, puisque l'indépendance ne peut pas être acquise dans la pauvreté. Dans le cas de la mère de Binetou, elle manque de ressources, malgré le désir d'atteindre un statut social enviable.